

**COLLOQUE INTERNATIONAL POUR UNE CULTURE DE PAIX ET DE
DEMOCRATIE AU BURUNDI**

SEMAINE DE L'UNIVERSITE DU BURUNDI, EDITION 1996

BUJUMBURA, DU 20 AU 25 MAI 1996

**LA SURVIVANCE ET LE ROLE DE L'IDEOLOGIE BANTU-
HAMITIQUE DANS LA CRISE BURUNDAISE**

Par Lothaire NIYONKURU, Ph. D.

Bujumbura, mars 1997

TABLE DES MATIERES

0. INTRODUCTION	3
1. LA QUESTION DES CATEGORIES « ETHNIQUES » AU BURUNDI	3
2. AU CŒUR DU CONFLIT BURUNDAIS : LE GENOCIDE D'OCTOBRE 1993.....	5
3. LES GRANDES LIGNES DE L'IDEOLOGIE BANTU-HAMITIQUE	6
4. RAPPORTS CONFLICTUELS ENTRE COLONISATEUR ET COLONISE ET STRATEGIE DE CONQUETE.....	6
5. ENCORE UNE MISE AU POINT SUR L'IDEOLOGIE BANTU-HAMITIQUE ET CERTAINES NOTIONS CONNEXES.	7
6. NECESSITE DE POUSSER PLUS LOIN LA RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES.	11
7. UNE POLITIQUE DE DIVISION ET D'INTEGRISME CLANIQUE, INSTRUMENT DE DOMINATION ETRANGERE.	12
8. EN GUISE DE CONCLUSION	13
BIBLIOGRAPHIE	14
ANNEXE 1 : RESUME DES « CARACTERISTIQUES MENTALES » DES TROIS « RACES » DU BURUNDI, D'APRES HANS MEYER (1984, PP. 23-27).	18
ANNEXE 2 : LE DIALOGUE AVEC DES GENOCIDAIRES : UNE RECETTE DONT CERTAINS ETRANGERS DETIENNENT LE SECRET.....	19
LA SURVIVANCE ET LE ROLE DE L'IDEOLOGIE BANTU-HAMITIQUE DANS LA CRISE BURUNDAISE.....	20
ABSTRACT 21	

LA SURVIVANCE ET LE ROLE DE L'IDEOLOGIE BANTU-HAMITIQUE DANS LA CRISE BURUNDAISE

A la mémoire d'un collègue et ami.

Adrien NDIKURIYO.

0. Introduction

Le conflit burundais est-il politique ou ethnique ? Cette question est souvent posée, surtout par des observateurs de l'extérieur. Toutefois, il est bon que les Burundais eux-mêmes s'interrogent et puissent donner une réponse rationnelle à cette question. En effet, on ne peut pas prescrire de remède efficace tant qu'on n'a pas identifié la nature profonde d'une maladie dont on ne perçoit que les symptômes.

Les tentatives d'explication du mal burundais s'articulent à la fois sur la dynamique interne de la société burundaise (facteurs endogènes) et sur le rôle des influences extérieures (impact des sociétés africaines environnantes, jeu des intérêts néocoloniaux, etc.). L'idéologie bantu-hamitique, qui fait l'objet de la présente étude, est un de ces facteurs exogènes du conflit. Politiquement, cette idéologie reste un facteur-clé même si elle est démasquée et dénoncée depuis plus d'un quart de siècle par les milieux universitaires.¹

Dans cette étude, nous réexaminons d'abord la question des catégories « ethniques » au Burundi et nous aboutissons à la conclusion que la société burundaise est monoethnique. Nous affirmons ensuite que le génocide d'octobre 1993 est au cœur du conflit multiforme qui déchire ce pays. Nous rappelons les grandes lignes de l'idéologie bantu-hamitique et nous identifions le rôle de cette idéologie dans la stratégie de domination coloniale et dans les tentatives de reconquête de l'Afrique Orientale et Centrale. Nous réfutons également certains mythes qui font la charpente de cette idéologie au regard des faits attestés par l'histoire et des exigences de la recherche scientifique. Nous essayons enfin de montrer l'utilisation politique en même temps que le caractère vénéneux de cette idéologie pour les autres sociétés africaines.

1. La question des catégories « ethniques » au Burundi

Il est nécessaire de commencer cet ensemble de réflexions par une brève discussion rétrospective de la question des catégories « ethniques » au Burundi. Nous nous baserons sur les définitions de la notion d'*ethnie* proposées par Panoff et Perrin (1973) ainsi que par Breton (1981). Pour les deux premiers auteurs,

La présente étude est un premier développement d'une communication faite lors du Colloque International pour une Culture de Paix et de Démocratie au Burundi qui eut lieu pendant la Semaine de l'Université du Burundi, édition 1996, du 20 au 25 mai 1996. (Bujumbura, le 7 mars 1997).

¹ Voir E.R. Sanders, 1969 ; B. Farelius, 1993 ; J.P. Chrétien, 1993, pp 311 & sq.

Une « *ethnie* (du grec *ethnos* : peuple, nation) (est un) groupement d'individus appartenant à la même culture (même langue, mêmes coutumes, etc.) et se reconnaissant comme tels. On dit aussi « groupe ethnique ». Cette notion qui devrait être fondamentale en ethnologie reçoit en fait des définitions différentes (quant au nombre et au choix des éléments la caractérisant) selon les auteurs. (...) »²

Pour Breton, l'ethnie au sens strict

« peut désigner un groupe d'individus partageant la même langue maternelle. (...) Au sens large, (elle) est définie comme un groupe d'individus liés par un complexe de caractères communs --- anthropologiques, linguistiques, politico-historiques, etc. --- dont l'association constitue un système propre, une structure essentiellement culturelle : une culture. L'ethnie est alors la collectivité, ou mieux la communauté, soudée par une culture particulière. Suivant cette acception du mot *ethnie*, la langue n'est qu'un élément caractéristique parmi d'autres ; (...) »³

Cette dernière définition est proche de celle qui est précédemment proposée par Panoff et Perrin.

La notion d'*ethnie* a un contenu plutôt fluctuant dans la littérature à tel point que Breton fait la remarque suivante :

« C'est l'examen de chaque groupe ethnique qui seul permet d'établir quels sont les *critères d'identification* les plus valables dans chaque cas : origine anthropologique, communauté de territoire, usage linguistique, coutumes et modes d'existence, appartenance religieuse ou politique ... tant objectivement, aux yeux de l'observateur, que subjectivement, dans la conscience des intéressés. »⁴

En nous appuyant sur les travaux de Ntahokaja (1978), Chrétien et Vanacker (1987), et Chrétien (1994)⁵, nous pouvons conclure que du point de vue de l'anthropologie sociale et culturelle, les « ethnies » au Burundi (comme au Rwanda d'ailleurs) relèvent d'une chimère. En effet, traditionnellement, les Bahutu, les Batutsi et les Batwa partagent la même culture. Ils parlent une même langue : le Kirundi. Dans leur vie sociale et politique précoloniale, ils se réfèrent aux mêmes coutumes. Des variations dans les coutumes sont surtout le fait des catégories professionnelles. Les membres de ces groupes se reconnaissent tous comme des Barundi. Ils sont placés

² M. Panoff & M. Perrin, 1973, p. 96.

³ R. J.-L. Breton, 1981, pp. 7-8.

⁴ R. J.-L. Breton, 1981, p 9. Par ailleurs, une « tribu (est un) groupe homogène et autonome au point de vue politique et social et occupant un territoire qui lui est propre. C'est en général l'unité la plus vaste qu'on puisse trouver dans les populations dont s'occupe traditionnellement l'ethnographie. Une tribu est composée de groupes plus réduits, tels que les clans, et elle peut s'associer, temporairement ou en permanence, avec d'autres tribus pour former une confédération à des fins militaires ou religieuses, confédération qui ne possède presque jamais un système centralisé d'autorité politique ou judiciaire » (v. anglais *tribe* ; allemand *Stamm*) (M. Panoff & M. Perrin, 1973, p. 259).

⁵ J.-B. Ntahokaja, 1987, pp. 5-12 ; J.-P. Chrétien & Cl. Vanacker, in E. Mworoha (dir.), 1987, pp 91-92 ; J.-P. Chrétien, 1994, p.22.

sous l'autorité des mêmes institutions politiques et sociales. Il y a certes des régions où les Bahutu ou les Batutsi sont établis de façon prédominante mais ils ne le sont jamais de façon exclusive. Les membres de ces groupes ont une même vision traditionnelle du monde. Leur vie est ponctuée par les mêmes pratiques religieuses.

Les « ethnies » dans ce cas particulier sont des entités imaginaires qui se cristallisent plus autour des sentiments de peur mutuelle et d'amertume générés par les conflits sanglants qui remontent à 1959 (le choc de la « révolution sociale » rwandaise propageant ses ondes dans la société burundaise) et à 1965 (premiers pogroms contre les Batutsi du Burundi) qu'autour de différences sociales et culturelles nettement marquées entre Bahutu et Batutsi.

La société burundaise est donc monoethnique et c'est un non-sens de parler ici d'« ethnies » différentes, même si ce terme est commode et consacré par l'usage. Par ailleurs, nous ne voulons pas nier a priori qu'il y a des différences entre les catégories que les Burundi appellent (amooko au pluriel ; ubwooko au singulier), mais ce qu'il y a de commun entre elles est infiniment plus important que ces différences.

2. Au cœur du conflit burundais : le génocide d'octobre 1993.

Nous venons d'affirmer qu'il n'existe pas d'ethnies distinctes au Burundi. Cela ne nous empêche pas de soutenir *qu'il y a eu génocide dans ce pays*⁶. Le groupe ciblé est précisément ce qu'on appelle *ubwooko*, ou groupe de clans patrilineaires ; et ce type de groupe n'a pratiquement rien à voir avec la notion d'*ethnie*. Il est également opportun de faire remarquer ici qu'en disant que « le conflit burundais actuel n'est pas ethnique », certains idéologues et politiciens cherchent à nier ou occulter la réalité du *génocide dont sont victimes les Batutsi* et la réalité connexe des *assassinats et autres sévices graves contre les Bahutu réfractaires à l'idéologie de la suprématie hutu et de l'extermination*.

La présente étude s'intéresse aux manifestations, aux métamorphoses des idées de différences utilisées pour attiser le feu du conflit social burundais. Ce conflit est une tragique réalité. Il crée une *véritable différence*, à savoir la faille socio-psychologique profonde séparant d'une part les génocidaires et leurs collaborateurs et d'autres part leurs victimes effectives ou potentielles.⁷

⁶ D'après la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Assemblée générale des Nations Unies, résolution 260A (III) du 9 décembre 1948), « (...) le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :

- a) Meurtre de membres du groupe ;
- b) Atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe ;
- c) Soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle ;
- d) Mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe ;
- e) Transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe. »

(K. Vasak (réd. gén.) ; 1980, p.103).

⁷ Cette faille socio-psychologique donne son sens à la fameuse expression « tribu des coupeurs de têtes » faisant allusion aux milices G.D.BU, qui a tant exaspéré le pouvoir Frodebu de l'époque (V. « Héros national ou Chef de la tribu des coupeurs de têtes », in *Le Carrefour des Idées* (Bujumbura), n°34 du 15/12/1993).

3. Les grandes lignes de l'idéologie bantu-hamitique

L'idéologie bantu-hamitique élaborée par les explorateurs, les missionnaires, les théoriciens et agents de la conquête coloniale, s'articule comme suit :

- Le Burundi, pays des « montagnes de la lune »⁸, est, comme le Rwanda, peuplé de trois *rac*es distinctes, à savoir : les Bahutu, les Batutsi, et les Batwa. Il est bon de noter en passant que le terme *race* sera progressivement remplacé selon les auteurs par *ethnie*, ou *ethnic group*, ou *tribe* (dans les médias de langue anglaise).
- Les Bahutu sont « des agriculteurs (de) *race* bantu ». Ces « Bantu primitifs » forment « la grande masse de la population ».⁹
- Les Batutsi sont un « peuple de pasteurs hamites, (...) une caste de seigneurs conquérants, des géants venus du nord ; (ils) ont pénétré (au Burundi) il y a environ 400 ans et ils y ont assujéti les cultivateurs bahutu bien qu'ils soient trop minoritaires ».¹⁰
- Les Batwa sont « les restes d'une population primitive de petite taille et de type pygmoïde », qui gagnent leur vie comme chasseurs, forgerons ou potiers au service des autres ou encore comme gardes du corps des grands du pays ou du roi. Il s'agit de la couche de la population la plus ancienne de toute la région interlacustre ».¹¹

A côté des caractéristiques physiques de ces trois « *rac*es »¹², il y a les « caractéristiques mentales » qui distinguent le Mututsi « despotique » du Muhutu « servile » et du Mutwa « d'un naturel farouche et accablé dû à sa position sociale de paria ».¹³ (Voir le résumé de ces « caractéristiques » en annexe 1).

4. Rapports conflictuels entre colonisateur et colonisé et stratégie de conquête.

Ces stéréotypes d'allure caricaturale ne parviennent pas à masquer complètement les rapports conflictuels entre la tribu européenne et les indigènes qui résistent encore au nouvel ordre des choses imposé par le colonisateur. Il est très significatif que Hans Meyer --- il y a 80 ans déjà ! --- profite de cette occasion pour faire, en des termes prémonitoires, l'exposé rapide de la stratégie de conquête :

⁸ H. Meyer, 1984, p. 10.

⁹ H. Meyer, 1984, p. 15. On citera plus tard parmi les 10 commandements du Muhutu : « (...)9. Les Bahutu, où qu'ils soient doivent être unis, solidaires et préoccupés du sort de leurs frères bahutu. Les Bahutu de l'intérieur et de l'extérieur du Rwanda doivent rechercher constamment des amis et des alliés pour la Cause Hutu, à commencer par leurs frères bantous. Ils doivent constamment contrecarrer la propagande tutsi. Les Bahutu doivent être fermes et vigilants contre leur ennemi commun tutsi. » (Passage tiré d'un texte non signé, Kangura (Gisenyi) n°6, déc.1990, pp. 6-8, reproduit dans R. Verdier & al. (éd.), 1995, Annexe 2 ; mots soulignés par nous, L.N.).

¹⁰ H. Meyer, 1984, pp. 15, 23, 24.

¹¹ H. Meyer, 1984, p. 15.

¹² H. Meyer, 1984, pp.16-22.

¹³ H. Meyer, 1984, pp.23, 24, 26.

« Tant que les Batutsi seront les maîtres du pays, un essor intellectuel et culturel du peuple barundi demeure impossible, car seul ce bas niveau des Bahutu, maintenu au cours d'un isolement séculaire, assure la domination batutsi. Pour l'instant évidemment, nous Allemands, devons rester en bons termes avec les Batutsi et les intéresser matériellement à nos initiatives en Urundi, car nous sommes encore trop faibles pour partir ouvertement en campagne contre eux. Mais le but d'une politique coloniale à plus long terme devra être de briser la domination batutsi, de libérer les Bahutu du joug batutsi et de les gagner à nos visées civilisatrices qui correspondent aussi à leurs propres intérêts. »¹⁴

Le même auteur termine son propos en approuvant le jugement de son compatriote Richard Kandt sur les Barundi en général :

« (...) nous ne rencontrerons jamais (ni en Urundi ni au Rwanda) les difficultés qui rendraient nécessaires des opérations de défense aussi lourdes de conséquences et aussi dangereuses qu'en Uhehe par exemple. Ces peuples, dévivilisés au cours d'un esclavage séculaire, ignorent --- et c'est bien ainsi --- la force latente qui sommeille dans les corps de millions de gens, et comme ils sont dépourvus de toute conscience nationale un tant soit peu profonde, ils seront les instruments dociles d'une colonisation raisonnable fondée sur la connaissance du pays et de la langue. Ils n'auront donc jamais le désir puissant de se liguier en une défense unitaire contre l'invasion étrangère. Les déranger d'un tel sommeil et les exciter à une opposition collective contre les Européens supposerait une maladresse si brutale de la part des gouvernants que personne, ni nous, ni nos petits enfants, n'a à craindre de jamais trembler à cause d'eux. »¹⁵

La suite de l'histoire est de mieux en mieux connue. Des expérimentations et manipulations socio-politiques sont effectuées par les régimes coloniaux successifs. Les autorités belges appliquent avec « succès » la doctrine coloniale esquissée par Kandt et Meyer.¹⁶ Le bilan de ces régimes comprend, entre autres éléments, le génocide rwandais de 1959 et le développement au sein de la société burundaise d'une conscience aberrante, d'un « ethnisme sans ethnies »¹⁷, véritable bombe à retardement, ingrédient si utile dans le cadre de la recolonisation.

5. Encore une mise au point sur l'idéologie bantu-hamitique et certaines notions connexes.

D'après l'idéologie bantu-hamitique, les Batutsi seraient des conquérants d'origine égyptienne, galla (oromo), amhara ou somalie.¹⁸ Ces « seigneurs hamites » auraient

¹⁴ H. Meyer, 1984, p. 27.

¹⁵ R. Kandt, 1904, pp. 325-326, cité dans H. Meyer, op.cit., pp.27-28.

¹⁶ Voir notamment J. Gahama, 1983.

¹⁷ J. P. Chrétien, 1996.

¹⁸ Voir F. Von Luschan cité en annexe dans . Meinhof, 1912, pp. 247-251 ; H. Meyer, 1984 pp. 15-16. Les Gallas sont définis de manière significative comme un « peuple de la Nubie, au sud de l'Éthiopie, croisement d'Éthiopiens et de Noirs (sic). Ils sont nomades et guerriers. » (P. Augé (dir.), 1948, t.1, p. 801, mots soulignés par nous, L.N.). Les génocides et les tentatives de génocide (1959, 1965, 1972) ont progressivement, à partir de

perdu ou oublié leur langue.¹⁹ Ils auraient adopté la langue du « peuple hutu / bantou » qu'ils « ont subjugué ». Ils auraient si bien réussi leur propre déculturation-assimilation qu'ils seraient parvenus à parler le Kirundi « mieux » que les locuteurs natifs originels de cette langue.²⁰

Le scénario d'une population d'« envahisseurs » prétendument doués d'une « intelligence supérieure » qui, malgré tout, oublie sa langue est contraire aux modèles de comportement que nous présentent l'histoire et la sociolinguistique coloniales aussi bien en Afrique, en Asie qu'ailleurs dans le monde. Il est très rare qu'une population d'immigrants en position de pouvoir et/ou de prestige abandonne sa « langue » pour promouvoir le « dialecte » ou le « patois » de la population indigène²¹. L'histoire de l'Afrique (Algérie, Egypte, Soudan, Tanganyika, Zanzibar, Madagascar, Angola, etc.) montre que les colonisateurs successifs imposent souvent leur(s) parler(s) aux peuples colonisés. En général, les colonisateurs font beaucoup pour entraver le développement des langues indigènes eu égard aux besoins dans le domaine de la communication créés par le contexte colonial. Une des exceptions à cette tendance est le cas de l'enseignement religieux en langues locales utilisé pour « domestiquer » culturellement les peuples colonisés, pour désamorcer leur potentiel de révolte contre la domination étrangère.

Supposons encore avec les promoteurs de l'idéologie bantu-hamitique que les Batutsi sont originaires d'Egypte, d'Ethiopie, de Somalie ou d'ailleurs, et que les Bahutu ont « enterré leur cordon ombilical » du côté du Cameroun actuel ou du côté du Shaba ou de la Zambie²². Pour que ces *spéculations* soient scientifiquement plausibles, il faudrait qu'elles soient au moins basées sur des données linguistiques solides, c'est-à-dire fiables et représentatives. Or, à l'état actuel des connaissances en linguistique comparative et historique, il reste encore à démontrer qu'il existe en Kirundi ou en Kinyarwanda beaucoup plus que des traces d'emprunts de l'ancien égyptien ou du copte, de l'amharique, de l'oromo ou du somali²³. La même recherche devrait concerner le runyankore ou tout autre parler des régions où sont établis des Batutsi. Encore que ceux-ci, tout comme leurs voisins, n'ont pas le monopole d'une langue ou d'un type de culture !

1972, marqué une tendance vers une « représentation » disproportionnée des « ethnies » dans l'armée nationale burundaise. Il n'est pas étonnant que les idéologies de la « Cause Hutu », les lobbies et les médias internationaux acquis à cette doctrine néocoloniale parlent avec une obsession haineuse d'une « armée monoethnique tutsi » ou dominée par les Batutsi ». Pendant la campagne de génocide d'octobre 1993, les tueurs font des allusions aux origines « somaliennes » des Batutsi (C.P.O., décembre 1993, p.40).

¹⁹ Voir J.P.Chréien & Cl. Vanacker, op.cit., p.92 ; G. Sergi cité par E.R. Sanders, 1969, p.529 ; H. Meyer, 1984, p. 194 ; Dika, 1985, p.63.

²⁰ Voir F. M. Rodegem, 1970, p. 183.

²¹ Est-ce le cas de la langue des cavaliers dagomba évoqué par l'historien burkinabé Joseph Ki-Zerbo (v. J. Ki-Zerbo (dir.), 1980, pp 388-389) ?

²² Voir les étapes de l'expansion bantu d'après D.W. Philippe cité dans E. Mworoha (dir.), 1987, pp 94 -95 ; voir aussi B. Heine, 1984, pp 32-35. L'idéologie de la division fait son chemin dans les milieux politiques africains : « Dans une réunion de la C.E.E.A.C. (à laquelle M.Stany (Claver) Kaduga (député Frodebu) a eu l'opportunité de participer, il a informé le Président gabonais, Omar Bongo (...) que les Hutu du Burundi sont persécutés par les Tutsi. Et Omar Bongo de réagir : C'est dommage que j'aie connu le problème burundais un peu tard. Je ne peux pas supporter (...) que la race venue du nord de l'Afrique puisse chasser les Bantous (...) » (Journal *La Nation* (Bujumbura), n°42 du 16/05/1995, p 5).

²³ Voir J.P.Chréien et Cl. Vanacker, 1987, pp. 79-104. D'après J.H.Greenberg (1970, pp 161-180), l'ancien égyptien et le copte constituent la branche égyptienne de la famille linguistique afro-asiatique, l'amharique appartient à la branche sémitique, tandis que l'oromo et le somali font partie du rameau est-kouchitique.

En outre, il faudrait que les *hypothèses* échafaudées sur base des faits linguistiques soient corroborées par les données de l'archéologie ainsi que les autres données socio-culturelles (extra-linguistiques). Il faudrait que les données utilisées dans la recherche pluridisciplinaire ne soient plus manipulées et brouillées à cause des affirmations a priori de l'idéologie (néo) coloniale reflétée par l'hypothèse hamitique²⁴ et ses avatars actuels. A ce sujet, nous constatons que, malheureusement, la qualité des travaux de recherche linguistique laisse encore beaucoup à désirer. Nous pouvons en juger par les controverses entre spécialistes qui parviennent mal à dégager les acquis de la discipline, l'intrusion de linguistes improvisés et/ou d'idéologues²⁵ sur les terrains de la linguistique et de l'histoire où ils cherchent plus à donner une coloration scientifique à leurs fantasmes de domination et d'exclusion qu'à faire progresser les sciences sociales.

Bien des auteurs ont insisté à maintes reprises que le terme *bantu* devrait être utilisé pour désigner uniquement des entités linguistiques²⁶. Et, dans cette perspective, les Batutsi ne sont ni plus ni moins *bantuphones* que les Bahutu de même que ces derniers ne le sont pas plus que les Batwa.

Les notions d' « une race *bantu* » ou d' « une culture *bantu* » qui contrastent avec celles d' « une race *hamitique* » ou d' « une culture *hamitique* » relèvent de l'imposture ou d'une simple vue de l'esprit de la part de certains anthropologues et journalistes²⁷. En outre, nous devons dire qu'à notre avis, le raisonnement développé par l'historien congolais Théophile Obenga (1985) à propos de l'existence d'une culture, d'un peuple ou d'une nation bantu n'est pas convaincant²⁸.

Dès les premières heures de la colonisation, les Européens constatent que les Bahutu, les Batutsi et les Batwa parlent le même idiome, le Kirundi, c'est-à-dire la langue des Barundi²⁹. Cela n'empêche pas certains missionnaires et autres stratèges de la colonisation de chercher de façon obsessionnelle ou même d'inventer des traits linguistiques propres à chacun des groupes de clans composant la société burundaise. Leur seul but est d'opposer ces *amooko* pour mieux les dominer tous. Hans Meyer (1984) croit pouvoir identifier un « vieux kirundi » qui est supposé être la

²⁴ L'historien Joseph Ki-Zerbo avait pourtant déjà attiré notre attention sur le caractère pernicieux de cette idéologie : « La théorie hamitique (Seligman et autres) --- due d'une part à l'ignorance de certains faits et, d'autre part, à la volonté de justifier le système colonial --- est la forme la plus raciste de ces montages pseudo-scientifiques » (J. Ki-Zerbo (dir.), 1980, p. 297, note 10).

²⁵ Voir comment Rodegem (1970) définit les mots *Umuhima* (p.160), *guhimahima* (p.160), *guhimiriza* (p.183), *Umuhutu* (p.183), *igihutu* (p.183), *Agahutu* (p.183), *Ubuhutu* (p.183), etc., *Umutuutsi* (p.517), etc. Lire aussi l'article de Bernard Bizozo : « Burundi : le célèbre pays des monts de la lune' (...) » paru dans *La Nation*, n°71 du 12/12/1995, pp.9-10. Un autre exemple typique de cet endoctrinement sournois mais d'une efficacité d'autant plus redoutable qu'il se donne des dehors « scientifiques » est mis en œuvre dans le *Dictionnaire rwandais-français en 3 volumes* (Extrait du Dictionnaire de l'Institut National de Recherche Scientifique) par Irénée Jacob (Père Blanc). A ce sujet, on peut voir notamment les articles *Umuhima*, *Ilihima*, *Impima*, *guhimakaza* (t.1, p.506) ; *umuhutu*, *imputu I*, *imputu II*, *guhutukaza*, *Umuhutukazi*, *guhutuura* (t.1, p. 590) ; *gutuuka* (t.3,p.405) ; *-tuutsi*, *Umutuutsi*, *intuutqi*, *gutuutsikaza*, *umutuutsikazi*, *gutuutsuura* (t.3, p.433) ; *-twa*, *umutwa*, (t.3 p.436). Voir aussi Schumacher (1956) aux articles *Umuhima* (p.203), *guhutuura*, *kwihutuura*, *guhutura*, *guhutukaza*, *umwihutuure*, *Umuhutu*, *Umuhutukazi* (p.218), *Umutuutsi*, *Umutwa* (p.343).

²⁶ Voir entre autres A.Werner, 1993, pp.15-18 ; L.Polak, 1980, p.93 ; D.A.Olderogge dans J. Ki-Zerbo (dir.), 1980, pp 319-320.

²⁷ Voir également à ce sujet les développements ultérieurs basés sur des prémisses différentes qu'on trouve dans l'œuvre de Cheikh Anta Diop (1987, p.205) et surtout de Dika Akwa nya Bonambela (ca.1985, pp.16, 169).

²⁸ Th. Obenga, 1985, pp. 17-18 ; 36.

²⁹ Voir F. Ménard, 1908, p.XIII ; H. Meyer, 1984, p. 192.

« langue originelle des Batwa », que ceux-ci utilisent parallèlement au « kirundi bantu moderne » parlé par les autres Barundi³⁰.

Au Burundi comme partout ailleurs dans le monde, il existe certainement des variations linguistiques aussi bien à travers les strates et groupes sociaux et professionnels (variantes sociolinguistiques) qu'à travers différentes aires géographiques (dialectes ou parlers régionaux)³¹. Ce principe est valable tant pour la société burundaise contemporaine que pour la société pré-coloniale. Pourtant, il n'y a, à notre connaissance, ni dialectes ni sociolectes hutu ou tutsi puisqu'il n'y a pas de système de castes ; il n'y a pas non plus d'établissement exclusif d'un groupe de clans hutu ou tutsi sur une portion donnée du territoire burundais. Les dialectes et sociolectes hutu ou tutsi qui se profilent dans le flou de la littérature³² sont des entités chimériques inventées pour donner corps à un paradigme préconçu de division. Ces inventions simplistes et à caractère idéologique sont entretenues dans la littérature (néo) coloniale par les théoriciens du Parmehutu et du Palipehutu --- au mépris de la réalité des phénomènes sociaux tels que les mariages que nous pouvons qualifier d'« intercatégoriels » ou interclaniques (entre Bahutu et Batutsi), le changement de catégorie clanique (par exemple : *ukwiihutuura*) ou le fait de l'homonymie de certains clans aussi bien tutsi, hutu que twa.

Même si des recherches menées avec toute la rigueur scientifique établissaient que les Batutsi et les Bahutu descendent effectivement de populations d'immigrants au Burundi (et au Rwanda), cela ne donnerait pas pour autant raison aux idéologues racistes et aux praticiens du génocide qui préconisent le retour forcé des Batutsi en Egypte ou ailleurs. Il faut toutefois remarquer que ces idéologues ne poussent pas leur logique infernale assez loin pour faire chasser les Bahutu vers le Cameroun ou ailleurs, les descendants des Boers et des Anglais vers l'Europe, les Malgaches vers l'Indonésie ou vers l'Afrique continentale, une bonne partie des Maghrébins vers la Péninsule Arabique, etc.

C'est pourquoi les élites intellectuelles et politiques africaines devraient faire très attention et essayer de comprendre les enjeux de l'idéologie bantu-hamitique et d'identifier les racines du génocide qui se perpète dans la région des Grands Lacs : car, en temps de crise, il est si facile de chercher des boucs émissaires ; et nous ne pouvons pas prédire qui, après les Batutsi, sera désigné comme la prochaine victime d'un génocide. Le génocide et les autres actes de violence qui s'ensuivent constituent ensemble un phénomène d'implosion sociale qui risque de contaminer et de ravager les autres sociétés africaines. Il n'est pas nécessaire qu'une société soit multiethnique pour que des tendances fascistes et génocidaires se développent et se manifestent en son sein ! Les élites africaines devraient se rendre compte de l'extrême gravité à l'échelle africaine et mondiale de ce qui s'est passé au Rwanda et

³⁰ H. Meyer, 1984, p. 193-194. A propos des variations sociolinguistiques selon les groupes « ethniques », voir M.A. Bryan (comp.), 1959, pp. 106-108. La même linguiste (*op.cit.*, p.107) prend comme référence les travaux de G. Van Bulck et P. Hackett (1956) qui affirment, entre autres : « The Avahima shepherds who emigrated from Unyoro to the west of Lake Albert have almost all their original language » (p.86). Les deux auteurs (*op.cit.*, p.87) parviennent à identifier --- quoiqu'avec un certain malaise --- une langue des Bahutu (le Kihutu) qui se distinguerait du Kinyarwanda proprement dit, de la langue du Bwisha (Zaïre actuel, région de Rutshuru) et de la langue du Bufumbwa (sic ; il s'agit probablement du Bufumbira) en Ouganda.

³¹ F.Ménard, *op.cit.*., *ibid.*

³² Voir G. Van Bulck & P. Hackett (1956), M.A. Bryan (1959), F.M. Rodegem (1970) et I. Jacob (1984-1987).

au Burundi. Ces pays monoethniques se sont *désintégrés jusqu'au niveau des clans* pour une grande part à cause de cette idéologie bantu-hamitique.

Par ailleurs, nous croyons qu'il existe des cultures diverses exprimées par un dénominateur commun que constituent les *langues bantu*, qui sont elles-mêmes à la fois semblables et diverses. Nous pensons aussi que la situation n'était pas radicalement différente dans le passé.

La défense d'*une culture bantu* est une entreprise ambiguë. Il n'y a pas *une* culture bantu en cette fin du XX^{ème} siècle. Pour affirmer cela, nous nous appuyons sur les observations suivantes :

- a) La *culture* ne peut être réduite à la *langue*. Elle englobe d'autres phénomènes sociaux que la langue (culture matérielle, organisation sociale et politique, manifestations de la vie spirituelle,...).
- b) Malgré l'*unité fondamentale* (plus ou moins évidente selon les cas) qui existe entre les langues bantu, il y a une certaine diversité entre les groupes de langues bantu. Les comparatistes essaient d'identifier ces groupes aux points de vue génétique et typologique et de les circonscrire au point de vue de la géographie linguistique.
- c) La *diversité des cultures « bantu »* ne coïncide pas nécessairement avec la diversité interne au domaine linguistique bantu.

Dès lors, il y a un risque de mystification à faire croire qu'il existe une culture bantu qui pourrait servir à identifier un peuple ou une ethnie bantu, ou encore moins une race bantu.

6. Nécessité de pousser plus loin la recherche en sciences humaines et sociales.

Il est bon de noter ici l'intérêt scientifique que présentent les recherches sur la parenté génétique entre le proto-bantu et le diola parlé au Sénégal, en Gambie et en Guinée (v. Mukarovsky 1964) ou entre le proto-bantu et les langues représentées par l'anyi de Côte d'Ivoire et du Ghana ainsi que le twi du Ghana (v. Stewart 1965). Sont également dignes de notre attention les travaux comparatifs sur l'ancien égyptien et le walaf (ou wolof) du Sénégal (v. Diop 1987)³³, l'ancien égyptien et le duala du Cameroun (Ngom 1989). Il est de même des travaux d'histoire culturelle de l'Afrique (Ehret 1968 ; Ehret 1971 ; Obenga 1988 ; etc.) où la contribution de la linguistique comparative et historique est très importante.

Il est néanmoins souhaitable que soient prises les précautions élémentaires d'usage en linguistique historique, à savoir notamment : le plus grand soin doit être mis dans la collecte et l'analyse des données linguistiques qui sont regroupées en séries comparatives, dans l'établissement des correspondances phoniques et sémantiques entre les lexèmes constituant les séries comparatives. Les correspondances

³³ C. .A. Diop, 1987, p.257 & sq.

régulières et systématiques, *explicites*, sont une des exigences fondamentales de la linguistique historique classique. Les historiens, les anthropologues et les autres chercheurs en sciences humaines qui se servent des faits linguistiques dans leur argumentation ne sauraient se dispenser de cette exigence s'ils veulent que le fruit de leurs investigations soit pris au sérieux et jouisse d'un minimum de crédibilité. L'application rigoureuse de ces techniques héritées du XIX^{ème} siècle, la patience, la modestie et l'honnêteté des chercheurs permettraient de distinguer parmi les résultats ce qui est *probable* de ce qui est *purement hypothétique*. Cette patience et cette mise en perspective constante pourraient à la longue nous réserver des surprises en matière d'histoire de l'Afrique ancienne.

7. Une politique de division et d'intégrisme clanique, instrument de domination étrangère.

L'idéologie bantu-hamitique est, nous l'avons vu, le résultat d'une élaboration (néo) coloniale destinée à faciliter ou à maintenir la domination étrangère sur les sociétés de la région interlacustre de l'Afrique Orientale³⁴. Cette idéologie s'inscrit à la fois dans un cadre géopolitique de compétition pour l'appropriation (néo) coloniale de la région³⁵ et dans un cadre de crises socio-économiques internes au Burundi et au Rwanda.

Depuis plus de trente ans et de façon cyclique, notre Histoire est marquée par la déstabilisation et/ou la destruction pure et simple de tant de ressources humaines appartenant à toutes les catégories sociales ainsi que d'infrastructures économiques et sociales. Tout cela affaiblit l'Etat et la communauté nationale burundaise. Celle-ci devient la proie facile des groupes d'intérêts semi-coloniaux (tels que l'Internationale Démocrate Chrétienne (I.D.C.) et d'autres). Ces lobbies aiment porter le masque de la « communauté internationale » et s'arroger le « droit d'ingérence humanitaire », pour reprendre l'expression chère à un parlementaire européen, le Français Bernard Kouchner. Ce droit insolite s'affirme avec de plus en plus d'arrogance à cause de l'aggravation de la dépendance du pays vis-à-vis de l'étranger (v. Annexe 2).

L'idéologie bantu-hamitique sert à détruire la conscience nationale des Burundi. C'est un moyen de diversion efficace pour tous ceux qui convoitent et veulent faire main basse sur la région.

Les idéologues racistes et les ténors du Frodebu insistent et s'emploient à faire croire aux Burundais et *surtout aux étrangers* que la société burundaise est composée de plusieurs ethnies (on ne parle plus aujourd'hui de *rac*es comme à l'époque coloniale !), que l'armée burundaise est monoethnique, exclusivement tutsi. Ces allégations laissent voir en filigrane des prises de positions opportunistes et contradictoires :

- a) Quand il y a un génocide dont les Batutsi sont le groupe cible, ces idéologues disent que le conflit est burundais, qu'il est politique et non ethnique, et que, par

³⁴ Voir H. Meyer, 1984, p.27 ; R. Kandt, 1904, pp. 325-326, cité par H. Meyer, *op.cit.*, pp. 27-28 ; P. Jacques, 1973 ; A.F.P., dépêche reproduite par *La Nation* (Cotonou, Bénin), 06/03/1996, p.7.

³⁵ H. Meyer, 1984, pp. 7-8 ; P. Krop, 1995 ; Anonyme, 1996 ; G.R.G., 1989, p.13.

conséquent, il est possible, raisonnable et même recommandable de négocier avec les organisateurs de ce génocide qu'ils nient ;

- b) Quand des Bahutu sont victimes de représailles sanglantes ou sont utilisés par les milices F.D.D. comme bouclier humain (cette « technique » sinistre de guérilla n'est pas sans risque), les mêmes idéologies s'empressent de dire que le conflit est effectivement *ethnique* et ils prédisent que le Burundi va cette fois-ci sombrer dans un « double génocide ».

Voilà les interprétations à donner au *double langage* qui maintient délibérément des quiproquos sur un génocide tendant à se généraliser dans la région des Grands Lacs.

Les idéologues et les commanditaires du génocide ont inspiré, enseigné et organisé l'extermination d'une minorité numérique (les Batutsi) et le meurtre de Bahutu opposés à la prétendue « Cause Hutu ». Il faut souligner avec force que ni la majorité numérique dont ces idéologues se targuent ni la majorité politique (les « acquis de juin ») n'ont jamais légitimé, nulle part au monde, un génocide comme celui d'octobre 1993 dont l'assassinat d'un président hutu ne fut qu'un détonateur.

L'idéologie bantu-hamitique théorise sous une forme à la fois perverse et ironique l'intégrisme clanique (v. « Les 10 commandements du Muhutu »³⁶) et la xénophobie (à l'égard de certains compatriotes dans une société monoethnique ou pluriethnique !). Cette idéologie a progressivement trouvé des relais, des agents vulgarisateurs aussi bien nationaux qu'étrangers qui l'ont disséminée jusqu'à ce qu'elle empoisonne profondément non seulement la société burundaise mais aussi toutes les communautés d'Afrique Centrale et Orientale.

8. En guise de conclusion

La nation burundaise est aujourd'hui au bord de l'effondrement. Cette désintégration s'inscrit dans un cadre géopolitique de compétition pour l'appropriation néocoloniale de la région des Grands Lacs et dans un environnement de crises socio-économiques internes au Rwanda et au Burundi. Les élites burundaises acculturées, européennes, sont utilisées comme courroie de transmission de cette idéologie mortifère destinée à affaiblir la société, à exacerber les contradictions internes d'origine précoloniale, et à transformer certaines différences en sources d'antagonismes. L'idéologie bantu-hamitique survit malgré son absurdité parce qu'elle est aussi utile à ces élites dans leur lutte pour s'emparer du pouvoir d'Etat ou pour garder leur mainmise sur l'appareil de l'Etat à des fins égoïstes.

³⁶ Voir le texte reproduit dans R. Verdier & al. (éd.), op.cit., ibid.

Bibliographie

- A.F.P. (Agence France Presse), 1996. « la Rébellion hutue pose ses conditions pour un cessez-le-feu au Burundi », *La Nation* (Cotonou, Bénin), mercredi, 6 mars, p.7.
- Anonyme, 1995. « Le saviez-vous ? », *La Nation* (Bujumbura), n°42, 16/05/1995, p.5.
- Anonyme, 1996. « Burundi. Enquête autour de l'assassinat d'un président », *Informations Rwandaises & Internationales* (1996). Bruxelles-Kigali : Lux et Veritas, supplément au bulletin n°1 (janvier 1995), 5 pp.
- Augé, Paul (dir.), 1948. *Larousse Universel. Dictionnaire encyclopédique en deux volumes*. Paris : Librairie Larousse, VIII+1076+1092 pp.
- Bizoza, Bernard, 1995. « Burundi : 'Le célèbre pays des monts de la lune' de Ptolémée, transformé en un pays de montagnes de haine », *La Nation* (Bujumbura), n°71 du 12/12/1995, pp. 9-10.
- Breton, Roland J.L., 1981. *Les ethnies*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 128 pp.
- Bryan, Margaret A. (comp.), 1959. *The Bantu Languages of Africa*. London (etc.) : Oxford University Press for the I.A.I., xi+170 pp.
- Chrétien Jean Pierre, 1993. *Burundi. L'histoire retrouvée. 25 ans de métier d'historien en Afrique*. Paris : Editions Karthala (Troisième partie --- L'aliénation raciale : « Hamites » et « Bantous », pp.311 & sq.).
- , 1994. « Burundi : pogromes sur les collines », *Esprit* (Paris), n°7 juillet 1994, pp. 16-30.
- , 1996. « Le Burundi va-t-il payer pour le Rwanda ? », *Esprit* n°3 mars 1996, article reproduit dans *Panafrika* (Bujumbura), n°053 du 20 au 27/03/1996, p.10.
- Chrétien Jean Pierre & Vanacker, Claudette, 1987. « L'âge du fer et l'histoire du peuplement », in *Histoire du Burundi (...)*, sous la direction d'E. Mworoha. Paris : Hatier (chap. 4).
- C.P.O. (Collectif des Partis de l'Opposition), 1993. *Le génocide d'octobre 1993*. Bujumbura : s.é. (décembre 1993), 120 pp.
- Dika Akwa nya Bonambela (Prince), ca. 1985. *Les descendants des pharaons à travers l'Afrique*. Editions Osiris-Africa (s.l.), 440 pp.
- Diop, Cheikh Anta, 1987. *L'Afrique Noire précoloniale*. Paris : Présence Africaine, seconde éd. revue et corrigée, 278 pp.

- Ehret, Christopher, 1968. « Linguistics as a tool for historians », in *Hadith 1. Proceedings of the Annual Conference for the Historical Association of Kenya 1967*, edited by B.A.Ogot. Nairobi : The East African Publishing House for the H.A.K., pp. 119-133.
- , 1971. *Southern Nilotic History. Linguistic Approaches to the Study of the Past*. Evanston, Illinois : Northwestern University Press, xiv+200 pp.
- Farelius, Birgitta, 1993. « Where does the Hamite belong ? », *Nomadi Peoples* (Uppsala, Sweden) n°32, pp. 107-117.
- Gahama, Joseph, 1983. *Le Burundi sous administration belge. La période du mandat. 1919-1939*. Paris : Karthala, 465 pp.
- Greenberg, Joseph H., 1970. *The Languages of Africa*. Bloomington : Indiana University ; The Hague : Mouton & Co, 3rd ed., vi+180 pp.
- G.R.G. (Groupe de recherche en géolinguistique, Université Laval), 1989. *Atlas de la francophonie. Le monde francophone*. Sainte-Foy, Québec : Les Editions la Liberté, inc. ; (etc.), IX+14 pp.
- Heine, Bernd, 1984. « The Dispersal of the Bantu Peoples in the Light of Linguistic Evidence », in *Muntu* (Libreville, Gabon), n°1, 2^{ème} trimestre, pp. 21-35.
- Jacob, Irénée, 1984-1987. Dictionnaire rwandais-français en 3 volumes. (Extrait du dictionnaire de l'Institut National de Recherche Scientifique). Kigali : Imprimerie Scolaire, t.1, 1984 ; t.2, 1987 ; t.3, 1985.
- Jacques, Pierre, 1973. *Les Véritables assassins responsables des massacres des Burundi*. Bujumbura, 13 juin 1973.
- Kandt, Richard, 1904. *Caput Nili (...)*. Berlin : D : Reimer (E. Vohsen) , 513 pp.
- Ki-Zerbo, Joseph (dir.), 1980. *Histoire générale de l'Afrique. I. Méthodologie et préhistoire africaine*. Paris : UNESCO / Jeune Afrique /Stock, 893 pp.
- Krop, Pascal, 1995. « Mais que recherche donc la France au Rwanda Burundi ? Rwanda /Burundi : une formidable position géo-stratégique », *L'Événement du jeudi* (Paris) du 13 au 19 avril 1995, pp. 36-38.
- Meinhof, Carl, 1912. *Die Sprachen der Hamiten ; nest einer beigabe : Hamitische Typen von Félix von Luschan*. Hamburg : L. Friederichsen, 256 pp.
- Ménard, F., 1908. *Grammaire Kirundi*. Maison- Carrée (Alger) : Imprimerie des Missionnaires d'Afrique, XIII+(516) pp.
- Meyer, Hans, 1916. *Die Burundi . Eine Völkerkundliche Studie aus eutsh-Ostafrika*. Leipzig : Otto Spamer.
- , 1984. *Les Burundi. Une étude ethnologique en Afrique orientale*. Paris : Société Française d'histoire d'Outre-Mer, Textes et documents n° 215

(Traduit de l'allemand par Françoise Willmann ; édition critique présentée et annotée par Jean-Pierre Chrétien), VIII+275 pp.

- Mukalovsky, Hans, 1964. « Vers une linguistique comparative ouest-africaine : le diola, langue bantou-guinéenne », *Bulletin de l'IFAN* (Dakar), tome XXVI , série B, n°1-2, pp.127-165.
- Mworoha Emile (dir.), 1987. *Histoire du Burundi. Des origines à la fin du XIXè Siècle*. Paris : Hatier, 272 pp.
- Ngom, Gilbert ? 1989. « l'égyptien et les langues bantu : Le cas du duala » , *Présence Africaine* (Paris), N. S. bilingue N°149-150, 1^{er} & 2è trimestres 1989, pp. 214-248.
- Ntahokaja, Jean-Baptiste, 1978. *Imigenzo y' ikirundi*. Bujumbura : Université du Burundi. Paris : Agence de coopération culturelle et technique, III+185 pp.
- Obenga, Théophile, 1985. *Les Bantu. Langues, peuples, civilisations*. Paris : Présence Africaine , 376 pp.
- , 1988. « Esquisse d'une histoire culturelle de l'Afrique par la lexicologie » , *Présence Africaine* (Paris), N.S. bilingue n°145, 1^{er} trimestre 1988, pp. 3-25.
- Panoff, Michel & Perrin, Michel, 1973. *Dictionnaire de l'ethnologie*. Paris :Payot, 293 pp.
- Polak, Louise, 1980. « La phonologie(non tonale et tonale) et les études comparatives, avec référence au bantou » , in *Eléments de recherche sur les langues africaines*, étude réalisée par M. Houis, F. Rodegem, M. Dieu et L. Polak. Paris : Agence de Coopération culturelle et technique, pp. 93-110.
- Rodegem, F. 1.,1970. *Dictionnaire rundi-français*. Tervuren (Belgique) : Musée Royal de l'Afrique centrale, Annales, Série in-8°, Sciences Humaines, n°69, XXVI+644 PP.
- Sanders, Edith R.,1969. « The Hamitic hypothesis ; Its origin and functions in Time perspective » , *Journal of African history* (London), X, 4(1969), pp.521-532.
- Schumacher, Pierre (P.B.), 1956. *Dictionnaire français- runyarwanda, runyarwanda – français*. Kabgayi (Rwanda) : Vicariat Apostolique de Kabgayi, IX+364 pp.
- Stewart, J.M. ? 1965. « Three Akan-Bantu Sound Correspondence ». Paper presented at the fifth west African Languages Congress, Legon, Ghana, quoted by Paul Schachter, 1971. « The present State of African Linguistics » , in *Current Trends in linguistics. Vol. 7 : Linguistics in sub-saharan Africa* (Sebeok, T.A. ed.). The Hague : Mouton & Co., pp. 34 & 44.

- Van Bulck, G. (S..J.) & Hackett, Peter, 1956. « Report of the Eastern Team : Oubangui to Great Lakes (Nile) », in *Linguistics survey of the Northern Bantu Borderland. Volume One*. London : Oxford University press for the I.A.I., pp. 63-122.
- Vasak, Karel (réd. Gén.) 1978. Les dimensions internationales des droits de l'homme. Paris : UNESCO, réimpression 1980, XIX+780 pp.
- Verdier, R.& alii (éd.), 1995. *Rwanda. Un génocide du XXè Siècle*. Paris : L'Harmattan, 263 pp.
- Von Luschan, Felix, 1912. « Hamitische Typen », supplément annexé à C. Meinhof, op. cit., pp. 241-256.
- Werner, Alice, 1933. *Myths and Legends of the Bantu*. London : F. Cass (& G.G. Harrap), 1968 reprint, 335 pp.

Annexe 1 : Résumé des « caractéristiques mentales » des trois « races » du Burundi, d'après Hans Meyer (1984, pp. 23-27).

Le Muhutu est gai et communicatif (...), s'exprime volontiers par des vantardises et des fanfaronnades naïves, (...) mais face à l'Européen, il peut passer rapidement de la suffisance à une soumission d'esclave et à la lâcheté. (...) Malgré l'asservissement qui est leur lot quotidien, malgré leur haine envers les (Batutsi), (...) comme presque tous les peuples noirs, les (Bahutu) ont un besoin inné de se soumettre à une autorité qui les guide avec fermeté (pp. 24, 27).

Le Muhutu, comme tous les Bantu, est naturellement intelligent et d'un tempérament vif et sanguin. (...) La légèreté et la mobilité d'esprit qui caractérisent les Bahutu, leur habitude de parler fort et de gesticuler vivement ne frappent nulle part autant en Urundi que dans (la) région du Nord-Ouest, (fief du chef Kilima) (p. 23).

Le Mututsi est entouré d'un mystère (d') énorme supériorité. Les Batutsi sont infiniment supérieurs (aux Bahutu) de par leur intelligence, leur calme, leur impassibilité, leur cruauté, leur ruse, leur orgueil racial, leur esprit de solidarité, leur talent politique. Ce qui nous frappe le plus chez chaque Mututsi, en dehors de son apparence imposante qui, dès le départ, aura également beaucoup impressionné le Muhutu, ce sont son calme et sa réserve d'une apparente indifférence qui lui profitent toujours par rapport au Muhutu agité, impulsif et irréfléchi. Le Mututsi est arrogant même envers les Européens ; de plus, il est foncièrement menteur et lâche dès que la situation tourne à son désavantage. Le Mututsi se prend, lui et sa race, pour le couronnement de la création, le parangon de toute intelligence et de l'habileté politique. Les Batutsi sont paresseux et d'un égoïsme grossier (pp.25, 26).

Les Batwa, (parias hostiles aux Bahutu), font cause commune avec les Batutsi, par sagesse et par une bonne appréciation de leur situation ; en revanche, ils considèrent les agriculteurs bahutu qui détruisent la forêt par la hache et le feu comme les fossoyeurs de leur liberté (p.23).

Annexe 2 : Le dialogue avec des génocidaires : une recette dont certains étrangers détiennent le secret.

L'Italienne Emma Bonino, chargée des questions humanitaires au Parlement Européen, arrive à Bujumbura le 1^{er} avril 1996. Au cours du mois de mars 1996, un peu partout dans le pays, les milices F.D.D. massacrent les Batutsi --- mais n'épargnent pas les « traîtres » bahutu ---, brûlent leurs maisons, razzient, tuent ou mutilent leur bétail. Madame Bonino est reçue en audience par le Président Sylvestre NTIBANTUNGANYA et par le Premier Ministre Antoine NDUWAYO. Lors d'une conférence de presse télévisée du 2 avril 1996, les journalistes posent à Mme Bonino des questions sur les perspectives de paix au Burundi et l'assistance humanitaire de l'Union Européenne. Les Bahutu et les Batutsi qui ont perdu les leurs, victimes de la « tribu des coupeurs de têtes », ont été outragés par la désinvolture avec laquelle Mme. Bonino repoussa au dernier plan les catastrophes générées par le nazisme burundais (« made in Rwanda ») au profit d'un dialogue où les interlocuteurs sont mal identifiés. A la même occasion, les Burundais épris de paix ont été offensés par les propos d'un journaliste étranger qui croit que leur pays meurtri est un terrain d'expérimentation où l'on peut essayer ce qui est impensable ailleurs, où des négociations avec les génocidaires devraient être tentées (Source : Radio-Télévision Nationale du Burundi, mardi 2 avril 1996).

La survivance et le rôle de l'idéologie bantu-hamitique dans la crise burundaise.

PAR LOTHAIRE NIYONKURU, PH. D.

RESUME

Les tentatives d'explication du mal burundais s'articulent à la fois sur la dynamique interne de la société burundaise (facteurs endogènes) et sur le rôle des influences extérieures (impact des sociétés africaines environnantes, jeu des intérêts néocoloniaux, etc.). L'idéologie bantu-hamitique, qui fait l'objet de la présente étude, est un de ces facteurs exogènes du conflit. Politiquement, cette idéologie reste un facteur-clé même si elle est démasquée et dénoncée depuis plus d'un quart de siècle par les milieux universitaires.

Dans cette étude, l'auteur réexamine d'abord la question des catégories « ethniques » au Burundi. Il aboutit à la conclusion que la société burundaise est monoethnique. Il soutient ensuite que le génocide d'octobre 1993 est au cœur du conflit multiforme qui déchire ce pays. Il rappelle les grandes lignes de l'idéologie bantu-hamitique et identifie le rôle de cette idéologie dans la stratégie de domination coloniale et dans les tentatives de reconquête de l'Afrique Orientale et Centrale. L'auteur réfute également certains mythes qui font la charpente de cette idéologie au regard des faits attestés par l'histoire et des exigences de la recherche scientifique. Il montre enfin l'utilisation politique en même temps que le caractère vénéneux de cette idéologie pour les autres sociétés africaines.

Mots-clés : Burundi ; région des Grands Lacs ; Afrique Orientale et Centrale ; idéologie bantu-hamitique ; Bahutu et Batutsi ; conflit ethnique ; génocide ; colonialisme ; néocolonialisme.

Abstract

The current crisis in Burundi has been given two types of explanation : there are variables tied in with the internal dynamics of the Burundian society as well as factors related to external influences. The Bantu-Hamitic ideology, which is the focus of this study, is one among the factors of the latter category. From a political point of view, this ideology remains a potent fuel for the conflict even though it has been for more than a quarter of a century denounced as a chimerical construct among scholarly circles. This study begins with a re-examination of the issue of « ethnic » categories in Burundi. The conclusion of the re-appraisal is that the Burundian society is roughly made up of one single ethnic group. The author contends that the october 1993 genocide is the heart of the multifaceted conflict which is tearing this country apart. The main outlines of the Bantu-Hamitic ideology are given. The author then shows the specific function of this ideology within the general strategy of colonial rule and neocolonial conquest of East and Central Africa. He also refutes some of the Bantu-Hamitic myths by confronting them with historical evidence and the minimal demands of scientific investigation. He finally shows the political use and the lethal character of this ideology for other African societies.

Key words : Burundi ; Great Lakes region ; East and Central Africa ; Bantu-Hamitic ideology ; Bahutu and Batutsi ; ethnic conflict ; genocide ; colonial rule ; neocolonial conquest.

